

ont embrassé le christianisme) les range au niveau des peuples honnêtes. Quant à la superstition, si ce que l'on dit de la classe ouvrière en Angleterre est vrai, nos métis sont bien moins superstitieux.

Laissant de côté la question morale, si on examine la position sociale des enfants des canadiens, on trouvera là le côté faible. A ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité, et ce, d'abord, pour les raisons que nous avons indiquées en parlant de la population étrangère, puis, par suite de circonstances particulières. Le plus grand tort social de nos métis est celui d'être chasseurs.

Tous n'ont pas ce défaut, si tant est qu'il faut ainsi qualifier ce goût naturel, puisqu'il y a un certain nombre parmi eux qui n'ont jamais fait d'autre chose que cultiver leurs terres. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que cette vie d'aventures nuit considérablement à notre population. Tout en sentant vivement la crise terrible qu'il nous faut subir au moment où la chasse du buffle fait défaut, je ne puis me défendre de désirer la cessation de ces excursions de chasse qui, par leur entrain naturel, facile et jusqu'à un certain point lucratif, arrachaient à ses foyers une grande partie de notre peuple. Nés, très-souvent, dans les prairies, élevés au milieu de ces excursions lointaines et aventureuses, cavaliers, prompts tirailleurs dès leur plus tendre enfance, il n'est pas bien surprenant que les métis se passionnent pour la chasse, et qu'ils la préfèrent à la vie calme, régulière, monotone des champs. En les jugeant on a trop souvent fait abstraction des circonstances exceptionnelles dans laquelle ils vivent et attribué à des dispositions particulières de leur caractère ce qui n'était que la conséquence d'un concours d'évènements de nature à produire le même résultat chez des hommes de tous les peuples. Il est facile de se convaincre de la vérité de cette assertion, en voyant la différence immense qui existe entre des métis d'une même origine, voire même d'une même famille, par suite de la diversité des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Je connais, à la Rivière Rouge, des métis excellents cultivateurs et très-honnêtes gens, dont les frères élevés dans l'intérieur du pays, ne sont que des chasseurs peu différents des sauvages de la pire espèce. La position sociale d'un certain nombre de métis anglais qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que nos métis canadiens n'est nullement supérieure à celle de ces derniers ; c'est la différence des circonstances dans lesquelles se sont trouvés d'autres métis anglais qui explique la différence de leur position sociale, sans que pourtant, ils soient supérieurs à leurs frères par nature ou par caractère.

Plusieurs d'entre eux étant fils de parents riches ont naturelle-